

Robert Charbonneau
La France et nous

Ce qui frappe dans cette polémique entre quelques écrivains français et Robert Charbonneau, c'est que l'écrivain canadien connaît les ouvrages de ses adversaires alors que ceux-ci ignorent tout de lui. Ces derniers relèvent une phrase de ses articles et partent en guerre sans s'inquiéter de bien situer sa pensée. Il en est résulté des malentendus que ce recueil d'articles a pour but de dissiper.

Robert Charbonneau, à qui un professeur canadien-anglais consacrait récemment, dans le *Toronto Quarterly*, une étude intitulée « A Canadian Disciple of François Mauriac: Robert Charbonneau », ne s'insurge pas contre les influences françaises mais contre la tutelle de Paris. Il sait qu'une littérature fermée est une littérature vouée à la mort. Il ne fait donc que conseiller aux Canadiens ce que les Français ont toujours pratiqué.

Dans *Connaissance du personnage*, il a rendu hommage aux écrivains français que *La Relève*, puis *La Nouvelle Relève* qu'il dirige depuis 1934, n'a pas peu contribué à faire aimer au Canada. Pendant la guerre, il dirigeait les Éditions de l'Arbre qui ont publié un grand nombre d'ouvrages de la Résistance.

Robert Charbonneau est membre de l'Académie canadienne-française, président de la Société des écrivains, trésorier de la Société des écrivains et il a obtenu l'un des prix David en 1942 et le prix Duverney en 1946.

INTRODUCTION À L'ÉDITION DE 1947

En 1873, au moment de la parution de son roman *Les Démons*, F. M. Dostoïevski écrivait au tsarevitch Alexandre :

Troublés et épouvantés par la distance qui nous sépare de l'Europe dans notre développement intellectuel et scientifique, nous avons oublié que dans le tréfonds des aspirations de l'esprit russe, nous détenons en nous, en tant que Russes, et à la condition que notre civilisation restât originale, le pouvoir d'apporter peut-être au monde une lumière nouvelle. Nous avons oublié, dans l'ivresse de notre humiliation, une loi immuable : c'est que, sans l'orgueil de notre propre signification mondiale, nous ne pourrions jamais être une grande nation ni laisser après nous le moindre apport original. Nous avons oublié que, si les grandes nations ont pu développer leurs immenses forces, c'est qu'elles étaient fières d'elles-mêmes ; si elles ont servi le monde et lui ont apporté chacune ne fût-ce qu'un rayon de lumière, c'est qu'elles restaient fièrement inébranlablement, et toujours avec orgueil, elles-mêmes.

Avoir actuellement de telles pensées et les exprimer, c'est se condamner à un rôle de paria...¹⁸

Au moment où Dostoïevski écrivait ces lignes, les écrivains, les artistes, l'université, la société russe étaient fascinés par l'Europe. Ils n'attendaient rien que de l'imitation des étrangers, allemands, français ou

18. Lettre publiée dans la N.R.F., numéro 228, 1^{er} septembre 1932.

italiens. La querelle des Occidentalistes et des Slavophiles s'est terminée, on le sait, par le triomphe de ces derniers.

Écrivains canadiens-français, nous devons nous efforcer de découvrir notre signification américaine. Nos historiens, quelques-uns de nos hommes d'État ont compris que nous devons accepter la condition providentielle de notre vie en Amérique. Mais plus que par ses historiens et ses hommes politiques, c'est par ses écrivains et ses artistes qu'un peuple prend conscience de sa différence, de ses aspirations, de sa signification propre.

Le premier pas d'une littérature vers l'autonomie consiste à répudier toute conception coloniale de la culture. Que nos écrivains ambitionnent d'abord d'être eux-mêmes, sans tenir leurs yeux sur ce qu'on pensera à Paris, ou plutôt, qu'ils regardent ce qui se fait ailleurs, qu'ils choisissent dans les techniques françaises, anglaises, russes et américaines ce qui convient à leur tempérament et qu'ensuite, ils n'aient qu'un but : créer des œuvres qui soient fondées sur leur personnalité canadienne. C'est en étant lui-même, en s'acceptant avec sa terre, son histoire, sa vie et son temps qu'un écrivain produit des œuvres humaines d'une portée universelle.

Balzac devait beaucoup à Walter Scott, Stendhal aux chroniques italiennes et Dostoïevski à Balzac et à George Sand. Mais tous ces écrivains étaient d'abord de leur pays et de leur temps. Ils étaient français, anglais ou russes. Si les Français n'avaient subi d'influences que françaises, leur littérature se serait rapidement appauvrie. Au Canada, nous avons accepté, comme un dogme, la supériorité de la technique française sur toutes les autres. Pour avancer, il faut maintenant, sans cesser d'étudier les Français, étendre nos recherches à d'autres techniques et à d'autres œuvres. De cette façon, il nous

sera plus facile de rester nous-mêmes. Une seule influence dégénère en imitation; plusieurs se complètent et sont, à la longue, plus fécondes.

Dans les pages qui suivent, j'ai tenté modestement de cristalliser le sentiment de toute une partie de la littérature canadienne. La controverse n'a été pour nous que l'occasion de définir certains buts et de préciser notre position à l'égard de l'Europe.

Les articles qui suivent sont placés dans l'ordre de leur parution dans *La Nouvelle Relève* et dans les journaux. Je leur ai conservé leur forme d'article. En les publiant, je n'ai d'autre but que de renseigner le lecteur canadien et étranger afin de lui permettre de juger.

R.C.

LE RAYONNEMENT DE LA FRANCE

Nous croyons que, dans les années qui vont suivre la paix, Paris va reprendre son autorité sur la vie intellectuelle de l'Europe et du monde. Depuis le moyen âge, Paris a exercé un attrait sur tout ce qui dans le monde occidental pense, écrit, crée. Et rien de ce qui était création de l'esprit n'était étranger à Paris. Pourtant, à l'Est, Dostoïevski a tôt échappé à l'influence française. Les Français l'ont si peu reconnu qu'il lui a fallu attendre ces dernières années pour prendre à leurs yeux toute son importance. Je cite ce nom comme type; il y en a d'autres, notamment Gogol, Pouchkine, etc.

L'attention de Paris, tournée vers l'Allemagne et l'Angleterre, n'a pas vu se développer aux États-Unis et en Amérique du Sud une littérature neuve, vigoureuse, féconde, qui ne devait presque rien à ses techniques et à ses maîtrises.

Au Canada même, qui pourtant fait partie de la famille culturelle française, faute de curiosité, Paris a ignoré la vie d'une littérature jeune qui compte un Saint-Denys Garneau, un Alain Grandbois, un Yves Thériault, un Roger Lemelin, un Léo-Paul Desrochers, une Gabrielle Roy et autres.

Il est vrai que depuis que la France a repris ses contacts avec le monde, des critiques s'efforcent de rétablir les échanges.

Mais le rôle de la France dans le monde, c'est un rôle civilisateur; à ce titre, elle doit être partout pour s'enrichir en enrichissant.

Pour garder son influence, elle ne doit rien ignorer; elle peut miser sur les Scandinaves ou sur les

Allemands contre les Américains, mais elle n'a pas le droit de perdre. Dostoïevski n'a pas eu besoin de la France pour être grand; Caldwell, O'Neill, Hemingway non plus.

Ce serait un jour terrible pour nous, un jour de deuil, le jour où la France, par sa faute, par repli sur soi, (ce qu'elle n'a jamais fait et c'est à sa gloire) perdrait au profit de New York ou de Moscou, son autorité directrice, son autorité de force rayonnante sur le monde.

La Nouvelle Relève, mars 1946

LES LIVRES FRANÇAIS

Il est tôt pour porter un jugement sur la production littéraire de France. Nous recevons la plupart des journaux, quelques revues et des livres. Ajoutons que les plus importants ouvrages continuent d'être réédités par des maisons canadiennes.

Le public a été déçu par les livres qui nous arrivent de France. La présentation n'est pas en cause: papier, typographie, couvertures, prix ne sont pour rien dans ce désenchantement qui a suivi l'arrivée des courtiers.

Avant la guerre, chaque courtier nous apportait un ou deux livres marquants. Bernanos, Claudel, Mauriac, Valéry, Duhamel, Maritain, Berdiaeff, Lacrosette, Giraudoux, les prix Goncourt, Fémina, etc., pour n'en nommer que quelques-uns, portaient à chaque nouveau livre leur gloire un peu plus haut. Il existait une littérature française qui était à l'avant-garde de la création, une littérature qui était éminemment universelle.

Et voici qu'après cinq ans de séparation, on nous annonce des livres de France. Que nous apporte la

France ? Elle nous apporte les signes d'un peuple divisé, replié sur lui-même, d'une littérature qui ne continue pas, qui n'innove pas, mais qui se recommence. Je me hâte de dire que plusieurs écrivains échappent à ce reproche. Mais ils ne peuvent compenser la médiocrité de l'ensemble.

Ces romans, ces essais, ces récits ne sont pas ce que le public attendait d'un peuple qui, pendant cinq ans, a donné un exemple de résistance acharnée, que les épreuves n'ont jamais réussi à atteindre dans son esprit, son sens des valeurs universelles, sa puissance de renouvellement.

Cet état de choses indique que la crise que traverse la France n'est pas seulement une crise politique, économique ou physique, mais une crise spirituelle. Cette crise aura ses répercussions dans le monde et ses répercussions reviendront frapper la France, l'autorité spirituelle de la France, la culture française tout entière. Que d'autres littératures s'appauvrissent, on s'en apercevra à peine. Que la France, qui a été bâillonnée pendant cinq ans, n'ait rien à nous dire, qu'elle se replie sur elle-même, cela nous émeut profondément.

Nous ne voulons pas juger la production française par ce qui a été publié. Il existe une crise du papier. Certes ! Mais si on trouve du papier pour une quarantaine d'écrivains de dixième ordre et même pour des traductions, comment se fait-il qu'on n'en trouve pas pour un grand livre une fois par quinze jours ?

Devons-nous croire que l'éditeur qui a le choix entre un ouvrage de premier plan et l'élucubration d'un inconnu choisisse à tout prix cette dernière ? C'est trop invraisemblable ! Ou alors la littérature n'a rien à voir là-dedans.

POURQUOI CES QUERELLES ?

La France s'est maintenant relevée de sa défaite de 1940 ; si elle est en proie à la division intérieure et traverse une crise de nervosité, aux yeux de l'étranger, elle semble en bonne voie de guérison. Devant la maladie d'un parent très cher, on ne peut se défendre d'éprouver une vive sympathie, on hait la maladie qui menace sa vie, on souffre avec lui. Doit-on par sympathie suivre les mêmes traitements que lui, penser à son mal avec la même intensité, s'enfermer dans sa chambre et refuser de voir ses autres amis parce que celui-ci ne peut plus tolérer leur présence ?

La France a eu et elle garde toute notre sympathie, mais nous devons et nous devons toujours refuser de suivre une partie des Français dans l'intolérance, la division, la haine. Notre mal ne guérirait pas le leur.

On nous reproche d'accorder plus d'importance aux écrivains de valeur qu'à certains documents de la Résistance. Au Canada, un brevet de résistance n'a pas la même importance qu'en France parce que, pour nous, un Résistant c'est un homme qui a fait son devoir à la guerre. Entendons-nous bien. Tant que la France fut sous le joug allemand, la littérature de la résistance de l'intérieur comme de l'extérieur pour nous avait un sens. C'était la résistance à l'ennemi. Elle n'était pas l'expression d'un clan politique qui, quel que soit son mérite, n'a pas une doctrine d'exportation. Ceux qui ont admiré avant la guerre un Maurras, un Bainville, un Massis, etc., ne l'ont pas fait parce qu'ils rêvaient d'une restauration monarchique dans un pays qui n'est pas le nôtre, mais parce qu'il se trouvait que ces écrivains étaient

d'éminents représentants de la pensée française. Qu'on le nie aujourd'hui ne change rien. Le fait que Maurras et les autres ont collaboré ne change rien à des œuvres publiées avant 1940. Je suis d'autant plus à l'aise de parler de ces écrivains que, personnellement, à l'exception de Daudet, je n'en admire aucun et que, politiquement, je me trouvai sur les questions de la guerre d'Espagne, du communisme, etc., dans le camp opposé.

Le principal symptôme de ce mal qui taraude la France, c'est l'agressivité avec laquelle elle traite ses amis. Au temps où la France n'avait pas souffert, dans son ensemble elle ignorait à peu près tout du Canada. On se souciait peu de ce que le Canada français pouvait penser, dire ou écrire. À ce moment, les Français ne songeaient pas à nous mêler à leurs querelles même si certains d'entre eux se croyaient le devoir de se mêler des nôtres.

Vint 1940 et le refus du général de Gaulle de s'incliner devant la défaite. Au Canada, on ne voulut pas non plus admettre que la France fût finie. Quelques-uns mirent leur espoir dans le Maréchal. Ils le firent par amour pour la France et s'ils se sont trompés, c'est de bonne foi et cela n'eut aucun effet sur la politique française. D'autres, dont nous sommes fiers d'être, prirent résolument parti pour le général de Gaulle. C'était toujours, dans un cas comme dans l'autre, au-dessus des personnes du Général et du Maréchal, pour la France.

C'est à titre d'éditeur que nous avons servi la France en Amérique durant la guerre, avec l'aide de Français comme MM. Maritain, Henri Laugier, Auguste Viaffe et autres. Notre rôle terminé, on nous a reproché ce que nous avions fait, on n'a pas dit un mot dans les journaux français des livres que nous avions publiés, on

nous reproche aujourd'hui dans *Les Lettres françaises* de publier un livre qui déplaît à des fanatiques.

Il est regrettable que les premiers à mentionner le nom des Éditions de l'Arbre à Paris le fassent pour nous reprocher un ouvrage indifférent alors qu'ils n'ont pas trouvé un petit espace pour parler des livres tels que ceux de Jacques Maritain, de Georges Bernanos, du comte Sforza, de Cohen, de la collection France Forever, etc.

Si *Les Lettres françaises* ont le sens de la justice, il y a une manière de le prouver. Qu'elles jugent L'Arbre sur les cent soixante titres parus depuis 1940. Cette liste peut se comparer aux plus belles de la Résistance.

La Nouvelle Relève, mai 1946

ÉTAT DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE

La littérature canadienne de langue française, sauf quelques remarquables exceptions, a été, jusque vers 1920, une littérature de terroir, cherchant sa justification dans ses fins politiques, sociales ou historiques plutôt que dans la perfection qui est la fin de tout art. Et cela s'explique facilement.

Les conditions requises pour l'éclosion de grandes œuvres sont une certaine indépendance politique, que le Canada ne possède que depuis le Statut de Westminster, des conditions intellectuelles et matérielles favorables, une technique autonome. Avant 1919, politiquement, le Canada ne jouait aucun rôle dans la sphère internationale. Notre participation à la première grande guerre nous a valu une autonomie plus grande et, en 1939, notre pays fut appelé à jouer un rôle de premier plan aux côtés de la Grande-Bretagne et des États-Unis. Ce n'est

donc que dans les toutes dernières dix années que notre littérature a commencé d'exister aux yeux de l'étranger. L'écrivain canadien, ayant alors trouvé une audience plus vaste, a consenti un effort à la mesure de l'attention qu'on lui portait.

Les grandes époques des littératures grecque, romaine, française, anglaise, espagnole, etc., coïncident avec la suprématie militaire ou politique de ces pays. Il faut non seulement aimer son pays mais être fier de lui devant l'étranger pour créer des œuvres. Et depuis vingt ans, la littérature canadienne de langue française a été toujours en s'affirmant.

La deuxième condition, le milieu intellectuel favorable, n'existe que depuis quelques années. On remarquera que de la pléiade d'écrivains qui honorent aujourd'hui nos lettres, aucun n'a fréquenté les universités françaises. Ces écrivains, formés par d'autres Canadiens, dont quelques-uns avaient étudié en France, ont créé spontanément et selon leur génie propre.

Il n'y a aucun doute que l'intérêt plus grand porté à la littérature d'imagination et la fondation à Montréal et à Québec de nouvelles maisons d'édition n'aient accentué le mouvement. Les écrivains canadiens ont également bénéficié, à cause de la guerre, de marchés plus étendus du fait qu'il se publiait peu de livres en Europe. Mais dès qu'on eut commencé à les lire, ils se sont imposés par leur propre mérite et plusieurs ouvrages canadiens, dont les deux grands romans de Roger Lemelin et de Gabrielle Roy, ont été traduits en anglais et publiés par des maisons américaines.

Les jeunes écrivains canadiens ne se sont pas affranchis de toute influence française. La langue étant la même, on ne peut dire que ce serait souhaitable. Mais s'ils ont des maîtres étrangers, ceux-ci ne sont plus uniquement

des maîtres français. Les écrivains américains, entre autres, ont contribué à l'élaboration de leurs techniques et ont enrichi leur vision du monde.

Ayant un public qui débordait les cadres de la province de Québec, la jeune littérature, tout en s'appuyant solidement sur le milieu canadien, tend à devenir universelle. Le romancier ne fonde plus tout son art sur le détail pittoresque mais s'efforce de dégager sous ce détail ce qui est humain. L'historien, au-dessus des polémiques provinciales, devient plus objectif.

La forme la plus riche présentement, c'est le roman; vient en second lieu la poésie, qui jusqu'à la guerre avait été la forme la plus évoluée et celle qui rassemblait les plus grands talents. Et cela est significatif. Le roman est avec le théâtre le genre le plus difficile. Dans ce dernier domaine, les efforts n'ont pas encore donné de résultats intéressants, bien que Montréal possède au moins deux troupes canadiennes-françaises d'avant-garde: les Compagnons de Saint-Laurent et l'Équipe et une troupe professionnelle permanente.

Aujourd'hui, les romanciers Ringuet, Léo-Paul Desrosiers, Gabrielle Roy, Roger Lemelin, Yves Thériault, Germaine Guèvremont, Berthelot Brunet, Claude-Henri Grignon, Rex Desmarchais, pour ne nommer que les principaux qui ont déjà donné des œuvres originales, personnelles et profondément humaines, les poètes Alain Grandbois, Anne Hébert, Roger Brien, Robert Choquette, les essayistes, critiques et historiens Guy Frégault, Jean Bruchési, Marcel Raymond, Roger Duhamel, Guy Sylvestre, le Père Hilaire, Jean-Pierre Houle, le Père Romain Légaré, Jean-Louis Gagnon, forment un noyau solide. À propos on peut dès maintenant parler d'une littérature autonome.

Ces écrivains, s'ils se rattachent encore à des écoles françaises ou américaines, visent à se dégager de tous liens et on peut prévoir qu'il sortira de cette génération des œuvres intégralement canadiennes d'une portée universelle.

La Nouvelle Relève, juin 1946

CULTURE CANADIENNE-FRANÇAISE

En 1763, dit l'édition scolaire de *l'Histoire du Canada*, la France cédait le Canada à l'Angleterre pour toujours. Ces mots ont fait rêver bien des générations de petits Canadiens. Après un héroïque effort de plus de deux siècles, la France fut forcée de se retirer des « arpentés de neige ».

Mais si la France renonçait au Canada pour toujours comme le dit naïvement la petite histoire, les 60 000 Canadiens, eux, ne renoncèrent pas à la France. Ces 60 000 sont devenus près de 4 000 000. Ils sont restés Français, par l'esprit, par la culture, par la volonté d'être eux-mêmes, mais Français du Canada.

Depuis 1763, le Canada, pays d'Amérique, pays bilingue, pays d'allégeance britannique n'est plus lié à la politique, à l'économie, ni à l'évolution morale et philosophique de son ancienne mère-patrie. Si les sources culturelles sont les mêmes jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la filiation ne s'étend plus au-delà que sous forme d'emprunts. Ainsi, au XIX^e siècle, voyons-nous quelques-uns de nos écrivains imiter Hugo ou Lamartine. Ils ne sont pas eux-mêmes. Ils se cherchent du côté de la France, et ne se trouvent pas. Ils ne sont plus Français et refusent de l'admettre. À la fin du XIX^e et au début du XX^e, des Canadiens songent à retourner en France. Ils

vont étudier, se perfectionner, retrouver la source. Elle est tarie pour eux parce qu'ils ne se rendent pas compte qu'ils sont différents. Parfois admirablement doués, ils se découragent à vouloir imiter et ne donnent aucune œuvre d'envergure. Ni Français ni Canadiens, ils végètent entre les deux nationalités, entre les deux mentalités. On le leur fait bien sentir des deux côtés.

Alors qu'il existe des littératures suisses, belge, suédoise, norvégienne, etc., jusqu'à 1920, il n'existe pas à proprement parler de littérature canadienne. *L'Ordre* fondé par Olivar Asselin, puis *La Relève*, en 1934, vont grouper des écrivains, les encourager, les pousser à créer une œuvre véritablement canadienne. Pour cela, il faut cesser de penser en provinciaux. Le groupe de *La Relève* s'efforce de se libérer patiemment. Il lui faudra dix ans pour réussir. Mais il sortira de cet effort une littérature humaine. Si nous insistons sur ces deux mouvements, c'est qu'ils constituent des centres de discussion, de travail, d'entraide et qu'ils demeurent. À côté de ces mouvements, de ces écoles si l'on y tient, d'autres groupes se forment. L'émulation agit; la pensée rayonne. Vers 1940, les lettres bourdonnent d'une activité fébrile. Plusieurs écrivains, et des meilleurs, ont cependant travaillé seuls. Ils n'en ont que plus de mérite, tels sont les écrivains de la génération de Ringuet et de Desrosiers. Ces deux derniers ont été édités à Paris avant la guerre.

En 1940 commencent à apparaître les premières maisons d'édition canadiennes. Dès la première année, les manuscrits affluent. Ces manuscrits sont l'œuvre de jeunes qui n'ont pas été à l'étranger. Ils se sont trouvés eux-mêmes. Leur technique est le fruit de longues méditations sur les œuvres de leurs devanciers français,

russes, américains. Le même phénomène s'est produit chez les Canadiens anglais où il a fallu attendre des écrivains libérés de l'influence uniquement anglaise pour avoir des œuvres qui se tiennent et méritent une place dans la littérature universelle.

Ainsi se prépare entre la France et le Canada, entre l'Angleterre et les Canadiens anglais une collaboration féconde, sur un pied d'égalité, une entente culturelle à base d'échange et d'émulation, une littérature dépassant les territoires politiques et se rejoignant sur les sommets humains, universels.

Cette collaboration, des écrivains français commencent à en parler: M. Étienne Gilson, M. Georges Duhamel, d'autres aussi. «Le monde canadien, écrivait M. Duhamel au retour de son voyage au Canada, est une branche de l'arbre français, une branche robuste et qui semble maintenant séparée du tronc original par une épaisse muraille: une branche quand même et qui fait honneur à l'arbre, à la vitalité de l'arbre.»

M. Gilson, qui cite cette phrase, veut aller plus loin. C'est qu'il nous connaît mieux. M. Duhamel n'a eu avec nous qu'un contact superficiel: il a lu *Au pied de la pente douce* et il en a fait un bel éloge; entre deux rendez-vous, il a causé avec quelques jeunes écrivains, il a assisté à un déjeuner de l'Académie canadienne-française...

M. Gilson, lui, a vécu au Canada, il a une autre conception de la vie canadienne. «Le Canada, écrit-il, (dans *Le Monde*, 6 janvier 1946) se souvient de bien des choses, car non seulement il a une mémoire, il en est une. Il se souvient d'abord d'avoir été une branche de l'arbre français, mais aussi d'en avoir été coupé, puis, laissé sur le sol, d'y avoir tout seul pris racine, d'avoir

vécu sans nous, grandi sans nous, conquis par son seul courage, par sa seule perspicacité et par une continuité de vues qui ne nous doit rien le droit à sa propre langue, à ses propres méthodes d'éducation et à sa propre culture. Si nous sommes l'arbre, jamais arbre ne s'est moins soucie de sa branche. Qu'il s'en soucie aujourd'hui, rien de mieux, mais ce qu'il retrouve, après l'avoir si longtemps négligé, ce n'est plus une branche, c'est un arbre: un arbre de même espèce que lui, mais un autre arbre qui est un arbre comme lui.»

«(...) La culture canadienne-française ne doit qu'aux Canadiens de survivre et de fructifier. Ni empruntée, ni parasite, et autrement que la nôtre, mais exactement au même titre que la nôtre, elle est française de plein droit.»

Ces paroles de M. Gilson sont de celles qui nous font espérer qu'une collaboration est possible avec la France et s'il ne dépend que de nous, on peut dire qu'elle existe déjà.

M. JEAN CASSOU

Dans le numéro du 21 juin 1946 des *Lettres françaises*, M. Jean Cassou, sous le titre de *Maurrassisme impénitent*, répondait à mon article intitulé «Pourquoi ces querelles»:

M. Robert Charbonneau, dans la revue canadienne La Nouvelle Relève, s'étonne de l'indignation exprimée ici-même par des écrivains français contre la publication, au Canada, de livres d'auteurs condamnés tels que Maurras. Cette publication, d'après M. Charbonneau, déplaît à des «fanatiques». Entre parenthèses, ce reproche de fanatisme adressé à des adversaires de Maurras est assez inattendu. M. Charbonneau, au reste, nous assure, et dans les termes les plus émouvants, de sa